

## Ritualités adolescentes

# LE MAL DE GRANDIR

Plus aucun rite collectif ne signifie aujourd'hui aux jeunes qu'ils deviennent adultes. Alors certains s'infligent des épreuves «privées».

Les rites de passage sont globalement liés à la révélation d'un savoir, ils participent d'une transmission des aînés envers ceux qui vont accéder aux responsabilités d'hommes ou de femmes. Les novices y apprennent un certain nombre de données fondatrices de la communauté, on leur rappelle leurs devoirs, parfois, on leur enseigne une langue secrète. Ils connaissent une succession d'épreuves pouvant être douloureuses ou difficiles et ils sont redéfinis de manière radicale aux yeux de tous. Le rite est une «chirurgie du sens»; souvent, une transformation du corps parachève la transformation de leur identité en utilisant la douleur comme vecteur de métamorphose personnelle, et les marques comme signes du nouveau statut.

La marque rituelle inscrit ainsi dans la durée le changement ontologique<sup>1</sup> de l'initié : il n'est plus le même après la redéfinition dont sa chair a été l'objet. Elle traduit l'appartenance à la communauté, et matérialise une mémoire tangible du changement de statut.

Ces procédures rituelles partagées renforcent les liens entre les mêmes initiés de la cérémonie, avec leurs aînés et leurs ancêtres qui sont aussi passés par là. Au terme des cérémonies, les initiés deviennent partenaires à part entière de l'échange. Relés aux ancêtres et à leur communauté, ils jouissent

d'une reconnaissance sans faille. Les rites de passage sont une simulation symbolique de la mort, suivie d'une renaissance sous une identité modifiée. Plus jamais le jeune ne se posera la question du sens ou de la valeur de sa vie ; il se sait définitivement acteur du lien social en tant qu'homme ou femme. Les tensions sociales sont ainsi désamorçées, de même que l'angoisse du temps qui vient, car le «jeune» connaît le chemin à suivre en observant ses parents ou ses aînés.

À l'exception du passage à la majorité à 18 ans, nos sociétés ne reconnaissent pas socialement le changement de statut qui ouvre à l'âge d'homme. Aucun rite unanime ne vient rassurer et jalonner le chemin de ceux qui traversent ce passage rempli de turbulences. Les diplômés scolaires ont perdu leur valeur symbolique de franchissement radical d'un seuil, les rites religieux sont vécus dans l'indifférence, les relations amoureuses se succèdent, le travail se fait provisoire et rare. Aucun événement précis ne donne au jeune le sentiment de prendre congé de son adolescence et de devenir désormais un homme ou une femme. Des sociétés d'«individus» ne sont guère en mesure d'institutionnaliser les rôles, elles laissent l'initiative à chaque acteur, lui abandonnant le soin de se différencier et de forger la trame de son existence.

Les références sociales et culturelles se multiplient et se concurrencent, elles se relativisent les unes les autres, induisent un brouillage, une confusion. Elles ajoutent, pour le jeune, la difficulté de s'appuyer sur elles pour élaborer une matrice d'identité propice et consistante. Il n'y a plus de fondements assurés et consensuels de l'existence.

### Une société d'individus

Le sens s'individualise, il ne fait lien que pour autant qu'il est investi de valeur également pour les autres. Il faut se légitimer d'exister, et le faire parfois sans l'aide des autres. Une société d'individus aboutit à l'individualisation du sens, et donc à la nécessité de s'instituer d'abord par soi-même.

Cette liberté qui est laissée au jeune pour se construire sans rites socialement valorisés, même si elle satisfait sans doute la plupart d'entre eux, qui avancent à leur rythme dans une existence où ils se reconnaissent, impose à d'autres des épreuves personnelles pour se convaincre d'être à la hauteur. Là où son milieu social ne lui accorde pas la reconnaissance, le jeune la recherche par lui-même, en se mettant en danger ou en provoquant les autres. En affrontant la mort, il éprouve sa propre valeur, à défaut de pouvoir la lire dans les yeux des autres.

Certains jeunes mal dans leur peau jouent avec la mort ou la blessure

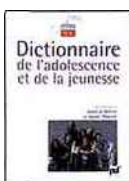


© D.R.

David Le Breton

Professeur de sociologie à l'université de Strasbourg. Auteur notamment de *En souffrance*.

*Adolescence et entrée dans la vie*, Métailié, 2007 ; *La peau et la trace Sur les blessures de soi*, Métailié, 2003 ; *Conduites à risque Les jeux de mort au jeu de vivre*, PUF, 2002. Et co-directeur, avec Daniel Marcelli, du *Dictionnaire de l'adolescence et de la jeunesse*, PUF, 2010.



1. Relatif à l'être en tant qu'être dans son intégrité, indépendamment de ses déterminations particulières.

pour forcer, malgré tout, le passage d'un monde où ils ne se sentent pas accueillis. Comprendre ces épreuves que s'infligent les jeunes générations, épreuves que l'on classe généralement sous la rubrique des conduites à risque (défis, vitesse sur les routes, tentatives de suicide, sacrifices, troubles alimentaires, toxicomanie, etc.) exige de se déprendre des notions classiques attachées au rite. Ces actions turbulentes, douloureuses, le plus souvent solitaires, mais qui se reproduisent sous des millions de versions dans nos sociétés, sont des ritualisations, des tentatives de transformation de l'expérience. Mais dans un contexte que la société réprouve.

Pourtant, même si, à juste titre, les institutions tentent de les prévenir, loin d'être désordonnées, elles participent de la construction du sens, et sont terriblement courantes. Même si la fonction de passage n'entre pas nécessairement dans les intentions du jeune, elle est l'une des conséquences possibles de ses actes. Parfois même elle provoque un sentiment de renaissance personnelle.

### Des épreuves pour donner valeur et sens à sa vie

Ces comportements sont un sursaut de conscience, une manière de se débattre et de jouer son existence contre la mort pour donner sens et valeur à sa vie. Ils participent d'une recherche de limites de sens, d'un cran d'arrêt au moins provisoire à la tension ressentie. Ils recadrent, en quelque sorte, la situation, la redéfinissent en plaçant le jeune au cœur du dispositif comme acteur, et non plus comme un élément indifférent emporté dans le flot de souffrance. Mais la mort, à tout moment, peut réclamer son dû. En faisant la part du feu, le jeune court



© Claude Gaudin

le risque de son corps pour retrouver sa place dans le tissu du monde et effectuer un acte de passage qui le sorte enfin de la souffrance, de cet état de suspension douloureuse qui paraît sans issue. Il redevient acteur de son existence, il exerce un contrôle sur ses ressentis, à travers le recours à des remèdes paradoxaux, mais qui participent d'anthropo-logiques efficaces comme l'ordalie<sup>2</sup>, le sacrifice, l'effacement de soi.

Ces ritualisations intimes naissent souvent d'avoir perdu tout autre moyen de sortir d'une impasse. La nécessité d'inventer une solution souligne combien l'individu en est l'artisan, combien il doit puiser dans ces ressources personnelles pour s'en sortir, trouver une issue au mur du temps qu'il sent devant lui et le réduit à l'impuissance. Les rites intimes de conjuration de la

souffrance s'imposent là où les moyens proposés par la société sont défailants, là où elle livre l'individu à lui-même, en le laissant face à la brutalité de son ressenti et à la nudité de ses moyens.

### Détachés de toute croyance

Loin d'être purement destructrices, les conduites à risque relèvent d'une expérimentation de soi, d'une recherche tâtonnante de limites. Si les autres modes de symbolisation ont échoué, échapper à la mort administre la preuve ultime qu'une garantie règne sur son existence. Ces épreuves sont des rites intimes, privés, autoréférentiels, insus, détachés de toute croyance, et tournant le dos à une société qui cherche à les prévenir. Parfois même, elles se muent en formes d'auto-initiation.

Dans le contexte des souffrances

2. L'ordalie consiste à faire passer à l'accusé une épreuve physique décidant de son sort. L'accusé était revêtu d'habits religieux pour se soumettre au « jugement de Dieu », l'épreuve se déroulant sous le regard de la divinité tutélaire de la justice.

adolescentes et des conduites qui les accompagnent, il s'agit de jeunes en suspens, mal dans leur peau, incertains de leur avenir. Leur souci n'est pas tant de trouver une place dans la société que de trouver un jour une place dans leur existence. Si le goût de vivre manque, il reste à braconner le sens, à interroger le monde en le provoquant et en se mettant en danger ou en situation difficile pour trouver enfin les limites qui manquent et surtout tester sa légitimité personnelle.

Ces comportements sont privés et ne sont pas validés par les autres, mais ce ne sont nullement des anti-rites, ou des rites dégradés. Seul importe l'investissement opéré à leur propos. Un rite socialement valorisé n'est pas nécessairement heureux pour celui qui le vit avec ennui ou indifférence, il reste sans efficacité s'il n'est pas approprié à la première personne par le jeune. S'agissant des conduites à risque ou des attaques au corps, seul compte la quête spécifique du jeune, même s'il l'ignore encore à ce moment. L'efficacité symbolique ne requiert pas toujours la présence d'un groupe ou d'un rite socialement élaboré. Elle n'est pas moins mise en branle en solitaire, quand l'acteur manipule des instances anthropologiques redoutables comme le jeu avec la mort, la douleur, la blessure, le sang.

Il importe aussi de penser simultanément la singularité de l'histoire de chaque individu, le sentiment qu'il est seul à connaître une telle dérégulation, et la dimension éminemment collective de ces comportements. Ce sont les mêmes gestes, les mêmes modalités de mise en acte, les mêmes propos

qui caractérisent, au même instant, des milliers de jeunes dans le monde. La notion de rite privé permet de tenir dans la même main la dimension sociale et singulière de ces actes.

Dans les conduites à risque, bien entendu, l'accès à une nouvelle dimension du goût de vivre n'est pas socialement construit par une série d'étapes concourant à un rituel établi sous le regard unanime de la communauté. Aucune progression ne vient jaloner ces épreuves en les rendant désirables et prévisibles. Elles sont solitaires et s'imposent dans un contexte de déliaison sociale réelle ou vécue comme tel. Inconscientes de leur quête ultime, ces façons d'agir puisent dans la souffrance le fait de ne pas trouver de signification à sa propre existence.

### Le braconnage de sens

La réponse apportée est provisoire, insuffisante parfois à assurer le sentiment de sa valeur personnelle. Les instances sociales leur sont hostiles et mettent en place des structures de prévention pour les juguler, elles provoquent la douleur des parents (ou des proches). Elles sollicitent le risque de mort, de blessure, de handicap, de maladie. La métamorphose de soi créée par l'épreuve, quand elle existe, n'est pas transmissible aux autres. En outre, la réussite de l'épreuve n'est jamais assurée, elle aboutit parfois à la mort ou à la blessure. Loin d'être attestée par la communauté, l'institution de soi, quand par chance elle apparaît, est strictement intime. Cependant, même s'il était seul dans la mise en danger, même si tous ignorent

l'épreuve traversée, l'individu, en échappant à la mort, à travers les sensations éprouvées, découvre en lui-même des ressources inattendues. Il s'efforce de reprendre le contrôle de son existence.

Ces nouveaux rites de passage, individuels, largement répandus, n'incarnent plus la scansion socialement ritualisée du passage de l'adolescence à l'âge d'homme, ils marquent plutôt l'accès à une signification. Si l'issue est favorable, cette approche symbolique ou réelle de la mort engendre une puissance de métamorphose personnelle, reconstituant le goût de vivre au moins pour un temps. Elle régénère le narcissisme personnel, restaure le sens et la valeur de l'existence propre lorsque la société échoue dans sa fonction anthropologique de dire pourquoi elle vaut d'être vécue, pourquoi l'être est préférable au néant. Dans la grisaille du danger ou dans l'après-coup, le jeune a le sentiment d'une remise au monde.

Mais parfois, il faut recommencer. Les rites n'apaisent pas nécessairement la souffrance, mais ils l'atténuent, la contiennent là où régnerait autrement l'impuissance. Ils sont des issues, au moins provisoires, à l'angoisse ressentie face à l'effondrement possible. Ils construisent une contenance, au sens social, pour ne pas se perdre devant l'événement, et, au sens psychique, en ce qu'ils reconstituent une enveloppe de sens qui restaure une limite. Dans nos sociétés, ces formes de braconnage de sens, ces rites intimes de contrebande sont des ripostes douloureuses au sentiment d'être à l'écart de son existence, en porte-à-faux avec le monde.

**LES RITES  
N'APAISENT PAS  
NÉCESSAIREMENT  
LA SOUFFRANCE,  
MAIS ILS  
L'ATTÉNUENT,  
LA CONTIENNENT  
LÀ OÙ RÉGNERAIT  
AUTREMENT  
L'IMPUISSANCE**



Sur tous les points développés ici voir *En souffrance Adolescence et entrée dans la vie*, Metailie 2007